

— Pour qui donc ?

— Pour le directeur d'un cirque...

Et Ludovic Halévy ajoute, non sans amertume :

« Voilà comment Napoléon III, en poussant au système des nationalistes, des grandes améliorations, en aidant le roi d'Italie et le roi de Prusse à culbuter les petits trônes italiens et allemands, voilà comment Napoléon a compromis, non-seulement les intérêts de la France, mais encore les intérêts de sa liste civile... On ne sait que faire de ses voitures de gala ! »

La nouvelle princesse de Naples, future reine d'Italie—si les Italiens le permettent—aurait dû étudier le passé, avant d'aller à Rome.

Qui vivra verra vendre les voitures de gala, qui viennent de servir à ce mariage d'hier.

Un Barnum quelconque les achètera peut-être.

Vous savez par expérience, que le prix du pain s'est élevé de plusieurs centimes en quinze jours, à peu près de trente pour cent, tout à coup, comme cela, sans que nous ayons été prévenus.

— Le blé manque donc ? Il y a disette ?

— Pas du tout ; il y a beaucoup de blé.

— Mais, alors, pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce qu'il a plu à quelques individus colossalement riches, qui avaient acheté tout le blé disponible à bas prix, de le revendre le plus cher possible, pour faire fortune. Le système est très simple pour eux et voici ce qu'ils disent : Le peuple est habitué à manger du pain ; pour faire du pain, il faut du blé ; or, nous avons le blé, tout le blé, et on ne peut en acheter ailleurs. Paie donc, misérable peuple !

Ce n'est pas plus difficile que ça, mais ne trouvez-vous pas le procédé très canaille ?

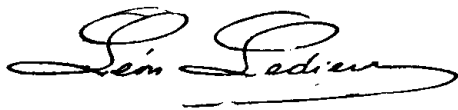
Et quand vous rencontrez, dans Montréal, des spéculateurs gais ou tristes, vous pouvez dire à coup sûr :

— Celui-ci a joué à la baisse du blé ; il a perdu.

Le gros qui rit a joué à la hausse ; il a gagné.

On en cite qui ont gagné ainsi, en quelques jours, vingt, trente, cent, deux cent mille piastres, sans rien faire ?

Ces gens-là ne donneront pas seulement cinq cent piastres pour les veuves des pompiers qui sont morts pour eux !



## A BATONS ROMPUS

Comme le dit le proverbe : *battons le fer tant qu'il est chaud*, parlons donc encore de nos héroïques pompiers, avant que l'enthousiasme si sympathique du public ne se refroidisse. A ce sujet, quelques-uns ont émis l'idée de créer un *livre d'or* sur lequel le nom de tous ces héros serait gravé.

L'idée est aussi bonne que patriotique, mais, à notre humble avis, il y a quelque chose de mieux et plus pratique à faire.

Comme j'en ai déjà parlé dans ce journal, c'est un drapeau, brodé par les dames de la ville et offert par elles à la brigade du feu de Montréal, qui me semble mieux atteindre l'idée proposée et qui représenterait mieux le sentiment de reconnaissance que nous devons tous à ces braves gens.

Dans les plis de ce drapeau déjà fort glorieux, on inscrirait les noms des disparus, *morts à l'œuvre*, et, quand on le sortirait en ville, soit pour une revue triomphale, soit pour accompagner l'un de ces nobles enfants à sa dernière demeure, les morts revivraient en lui, et ce spectacle serait un sujet de gloire de plus pour la cité de Maisonneuve.

Allons ! Mesdames, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, il y a quelques mois, vous qui faites déjà partie de "l'œuvre du tabernacle," en brodant, de vos doigts de fées, des ornements qui font la beauté de nos églises, travaillez au drapeau de la brigade du feu de Montréal, et Dieu n'en sera pas jaloux, car je

ne serais pas surpris qu'il vous envoyât des fils d'or de la Vierge, apportés par ses anges pour coopérer et bénir votre travail.

\* \* \*

Puisque je parle de drapeau, parlons aussi de celui qui excite l'émulation des jeunes cadets écossais, ces nobles vaincus qui aspirent à être vainqueurs.

Je veux parler du drapeau du duc de Connaught, gagné, les deux premières années, par les cadets des Jésuites, depuis retirés de la lutte, (pourquoi ?) et gagné les deux dernières années par les cadets du Mont Saint-Louis, lesquels prétendent vouloir maintenant le garder indéfiniment sans autres concours.

Qu'auraient-ils dit, si les cadets des Jésuites avaient eu la même prétention ?... Mais passons. Le cas, dit-on, a été soumis au duc de Connaught, dont on attend la décision.

Nous n'avons certainement pas d'avis à donner à ce sujet, mais étant donnée la surexcitation dans laquelle se trouvent nos jeunes et vaillants guerriers, voici, pour décider définitivement cette question épineuse, avant qu'il y ait du sang versé entre *nos batailleurs*, une idée que nous croyons pratique.

Ce serait, pour l'année prochaine, d'organiser un concours final entre les trois corps de cadets intéressés, concours qui aurait lieu par les trois corps réunis, non séparés comme précédemment, et concours qui serait commandé par un officier d'infanterie choisi par les autorités militaires.

De la sorte, les juges, les personnes compétentes et le public pourraient juger de *visu* de la valeur, de la science de nos jeunes guerriers, et le corps proclamé vainqueur garderait définitivement le drapeau.

Si l'idée est bonne et pratique, je serais heureux d'avoir aidé à éteindre l'animosité qui germe dans le cœur et la cervelle de cette vaillante jeunesse dorée.

\* \* \*

En écrivant ce dernier paragraphe, je me suis rappelé l'incendie du Mont Saint-Louis, il y a quelques années, et comme les choses viennent fort drôlement quand on écrit, cela m'a suscité l'idée de deux choses que je crois aussi fort pratiques en cas d'incendie. Bien entendu, je soumetts toutes mes idées sous bénéfice d'inventaire, ne voulant ni ne désirant passer pour un novateur, moins encore pour un inventeur. J'aime mieux passer pour un original ; cela coûte moins cher.

Voici donc ce à quoi j'ai pensé, en cas d'incendie, et ce que je n'hésiterais pas à faire moi-même, si j'habitais le haut d'une maison incendiée et que je n'en puisse sortir. Je me lancerais par la croisée en ouvrant mon parapluie, lequel me servirait de parachute, et alors à la grâce de Dieu.

Et pourquoi pas, après tout ? Pour cela, il faut naturellement un parapluie assez fort. Donc, de même qu'on n'enseigne pas la gymnastique à sauter de fort haut, pourquoi n'enseignerait-on pas aux enfants à se lancer graduellement de haut au moyen d'un parapluie ouvert ?

Je ne serais pas surpris qu'on rie de mon idée folle, qu'on ne la mette même pas en pratique, mais ce qui me surprendra moins, ce sera de voir, avant longtemps, quelqu'un qui aura rendu mon idée pratique en inventant un parachute... contre les incendies, avec manière de s'en servir, sans que mon nom passe à la postérité.

\* \* \*

Je vais passer pour un farceur, mais j'ai encore une idée que je crois très pratique et que je ne puis résister au désir de rendre publique.

Que voulez-vous, je ne sais rien garder pour moi, si ce n'est un secret, et, comme le marchand d'orviétan je ne vends pas ma marchandise, mais je la donne. C'est d'une échelle de sauvetage qu'il s'agit.

J'en ai bien déjà donné le plan et le modèle à quelqu'un de compétent, mais comme on semble l'avoir oublié, je n'hésite pas à en reparler, convaincu qu'il y aura quelque philanthrope entreprenant qui en fera son affaire.

Mon échelle, que j'appelle *échelle pont-levis*, n'est

autre [que] l'une des échelles de sauvetage déjà en usage, échelle dans les rainures de laquelle est fixé un tablier mobile qu'on monte à la hauteur nécessaire, lequel tablier se développe horizontalement, appuyé d'un côté sur l'échelle qui reste perpendiculaire au milieu de la rue, tandis que l'autre côté s'appuie sur les rebords d'une des croisées de la maison incendiée.

De la sorte vous établissez un va et vient de plain pied, un pont, une plateforme qui rendent les sauvetage et le travail des pompiers plus faciles. Du reste, pour avoir une idée de la chose, vous n'avez qu'à dresser une échelle à dix ou vingt verges d'une maison, en prendre une autre de cette longueur, la passer dans les barreaux d'un côté, l'appuyer de l'autre côté sur les rebords d'une croisée, et vous me comprendrez mieux. C'est un exercice que j'aimerais à voir faire par nos pompiers.

\* \* \*

Enfin, et je termine, pourquoi ne mettrait-on pas au-dessus de chaque boîte d'alarme une lumière rouge, pour la nuit ?... Beaucoup de gens, même du quartier, ignorent où elles sont, perdent un temps précieux avant d'appeler les pompiers, et durant ce temps le feu fait son œuvre, etc...

\* \* \*

Après cela, lecteurs, permettez-moi de tirer l'échelle.



## RECTIFICATION

A. M. Gaston-P. Labat.

Ne soyez pas plus longtemps en peine, ami ; il y a d'excellentes repriseuses et racommodeuses de chaussettes dans notre beau Canada et, pour ce qui est des paniers percés, aussi, je ne crois pas que le nombre en soit plus grand ici qu'ailleurs !...

Je vous dis ceci sans préambule aucun, tant j'ai hâte de vous renseigner sur ce point, prévenant peut-être ainsi quelque nouvel écart de votre plume ; permettez que j'ajoute encore ceci, pour votre plus entière édification : " Sous le rapport de l'économie domestique, les Canadiennes n'ont rien à envier aux femmes de France."

— Vos précieuses recettes pour l'utilisation des restes de toutes sortes et voire même des vieilles culottes et autres articles, n'ont pas chez nous, ainsi que vous semblez le croire, le mérite de la nouveauté—plus d'une bonne ménagère de ma connaissance pourrait vous en donner des nouvelles, avec preuves à l'appui.

Vos intentions sont bonnes je n'en doute pas ; mais les meilleures ne sauraient, parfois, sauver du ridicule, et tel pourrait devenir le cas d'un vieux garçon qui se mêlerait de vouloir enseigner à une jeune mère à tailler un vêtement pour bébé...

*Pissem nature doces*, aurait-elle le droit de lui crier, entre deux éclats de rire !

Tout ceci est sur le ton de l'amitié, M. Labat, veuillez n'en pas douter, et, comme échange de bons procédés, permettez-moi que je vous donne, à mon tour, un simple avis.

" Ne touchez pas aux femmes du Canada, même du bout de votre plume ; il est évident que vous ne les connaissez pas, et votre témérité pourrait vous causer des ennuis ; intéressez les plutôt, comme vous savez si bien le faire parfois, très souvent même, en traitant quelque sujet de votre compétence.



Jadis l'amour, porté par une échelle de soie, escaldait les balcons ; aujourd'hui il prend l'ascenseur.—  
GEORGES CLÉMENT.